

Discours sur la question proposée par l'Académie de Châlons-sur-Marne<sup>&</sup>

Quels seraient les meilleurs moyens de perfectionner l'éducation des femmes

Choderlos de Laclos

*Le mal est sans remèdes quand les vices se sont changés en mœurs.*

SÉNÈQUE. Lettre XXXIX<sup>2</sup>

1er mars 1783.

Une compagnie de savants et de sages décerne aujourd'hui une couronne littéraire à celui qui dira le mieux quels seraient les moyens de perfectionner l'éducation des femmes. La foule des orateurs s'avance. Chacun d'eux vient présenter à ses juges le fruit de son travail et tous espèrent en obtenir le prix. D'autres motifs m'amènent. Je viens dans cette assemblée respectable consacrer à la vérité plus respectable encore une voix faible mais constante et que n'altérera ni la crainte de déplaire, ni l'espoir de réussir. Tel est l'engagement que je contracte en ce jour. Le premier devoir qu'il m'impose est de remplacer par une vérité sévère une erreur séduisante. Il faut donc oser le dire : il n'est aucun moyen de perfectionner l'éducation des femmes. Cette assertion paraîtra téméraire et déjà j'entends autour de moi crier au paradoxe. Mais souvent le paradoxe est le commencement d'une vérité. Celui-ci en deviendra une si je parviens à prouver que l'éducation prétendue, donnée aux femmes jusqu'à ce jour, ne mérite pas en effet le nom d'éducation, que nos lois et nos mœurs s'opposent également à ce qu'on puisse leur en donner une meilleure et que si, malgré ces obstacles, quelques femmes parvenaient à se la procurer, ce-serait un malheur de plus pour elles et pour nous. Ici il est nécessaire de poser quelques principes. Et si cette marche didactique n'est pas celle de l'éloquence, il suffit à mes vues que ce soit celle de la vérité. Ou le mot éducation ne présente aucun sens, ou l'on ne peut l'entendre que du développement des facultés de l'individu qu'on élève et de la direction de ces facultés vers l'utilité sociale. Cette éducation est plus ou moins parfaite, à proportion que le développement est plus ou moins entier, la direction plus ou moins constante ; que si au lieu d'étendre les facultés on les restreint, et ce n'est plus éducation, c'est dépravation ; si au lieu de les diriger vers l'utilité sociale on les replie sur l'individu, c'est seulement alors instinct perfectionné. Mais les facultés se divisent en sensibles et en intellectuelles. De là l'éducation physique et l'éducation morale qui, séparées dans leur objet, se réunissent dans leur but : la perfection de l'individu pour l'avantage de l'espèce. Dans le cas particulier qui nous occupe, la femme est l'individu : l'espèce est la société. La question est donc de savoir si l'éducation qu'on donne aux femmes développe ou tend au moins à développer leurs facultés, à en diriger l'emploi selon l'intérêt de la société, si nos lois ne s'opposent pas à ce développement et nous-mêmes à cette direction, enfin si dans l'état actuel de la société une femme telle qu'on peut la concevoir formée par une bonne éducation ne serait pas très malheureuse en se tenant à sa place et très dangereuse si elle tentait d'en sortir tels sont les objets que je me propose d'examiner. Ô femmes, approchez et venez m'entendre ! Que votre curiosité, dirigée une fois sur des objets utiles, contemple les avantages que vous avait donnés la nature et que la société vous a ravis. Venez apprendre comment, nées compagnes de l'homme, vous êtes devenues son esclave ; comment, tombées dans cet état abject, vous êtes parvenues à vous y plaire, à le regarder comme votre état naturel ; comment enfin, dégradées de plus en plus par votre longue habitude de l'esclavage, vous en avez préféré les vices avilissants, mais commodes, aux vertus plus pénibles d'un être libre et respectable. Si ce tableau fidèlement tracé vous laisse de sang-froid, si vous pouvez le considérer sans émotion, retournez à vos occupations futiles. Le mal est sans remède, les vices se sont changés en mœurs. Mais si au récit de vos malheurs et de vos pertes, vous rougissez de honte et de colère, si des larmes d'indignation s'échappent de vos yeux, si vous brûlez du noble désir de ressaisir vos avantages, de rentrer dans la plénitude de votre être, ne vous laissez plus abuser par de trompeuses promesses, n'attendez point les secours des hommes auteurs de vos maux : ils n'ont ni la volonté, ni la puissance de les finir, et comment pourraient-ils vouloir former des femmes devant lesquelles ils seraient forcés de rougir ? apprenez qu'on ne sort de l'esclavage que par une grande révolution. Cette révolution est-elle possible ? C'est à vous seules à le dire puisqu'elle dépend de votre courage. Est-elle vraisemblable ? Je me tais sur cette question ; mais jusqu'à ce qu'elle soit arrivée, et tant que les hommes régleront votre sort, je serai autorisé à dire, et il me sera facile de prouver qu'il n'est aucun moyen de perfectionner l'éducation des femmes.

Partout où il y a esclavage, il ne peut y avoir éducation ; dans toute société, les femmes sont esclaves ; donc la femme sociale n'est pas susceptible d'éducation. Si les principes de ce syllogisme<sup>3</sup> sont prouvés, on ne pourra nier la conséquence. Or, que partout où il y a esclavage il ne puisse y avoir éducation, c'est une suite naturelle de la définition de ce mot ; c'est le propre de l'éducation de développer les facultés, le propre de l'esclavage c'est de les étouffer ; c'est le propre de l'éducation de diriger les facultés développées vers l'utilité sociale, le propre de l'esclavage est de rendre l'esclave ennemi de la société. Si ces principes certains pouvaient laisser quelques doutes, il suffit pour les lever de les appliquer à la liberté. On ne niera pas apparemment qu'elle ne soit une des facultés de la femme et il implique que la liberté puisse se développer dans l'esclavage ; il n'implique pas moins

qu'elle puisse se diriger vers l'utilité sociale puisque la liberté d'un esclave serait une atteinte portée au pacte social fondé sur l'esclavage. Inutilement voudrait-on recourir à des distinctions ou des divisions. On ne peut sortir de ce principe général que sans liberté point de moralité et sans moralité point d'éducation<sup>3</sup>...

Choderlos de Laclos, Traité sur l'éducation des femmes.

1 Ce texte est celui du manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de France, qui mentionne la date du 1er mars 1783 et le nom de M. Sabathé comme « secrétaire perpétuel » de l'Académie de Châlons-sur-Marne.

2 Philosophe latin et auteur de traités de morale et de philosophie, ainsi que de tragédies. Sénèque (vers 4 av. J.-C.-65 apr. J.-C.) fut le précepteur de Néron. Dans ses Lettres à son ami Lucilius, Sénèque développe des règles de vie selon la morale stoïcienne. Laclos place ici en exergue les derniers mots de la lettre 39, qu'il reprendra un peu plus loin dans son discours : « Tunc autem est consummata infelicitas, ubi turpia non solum delectant sed etiam placent, et desinit esse remedio locus ubi quae fuerant vitia mores sunt. » (« Alors, c'est être au comble du malheur que de s'abandonner à la luxure non plus par simple plaisir, mais par goût ; et le mal est sans remède quand ce qui était vices particuliers est devenu comportements sociaux »)

3 Le syllogisme dans la logique aristotélicienne est un raisonnement construit sur trois propositions, deux prémisses, la majeure et la mineure, et une conclusion qui procède nécessairement des deux précédentes. Le modèle le plus connu de syllogisme est la première figure appelée BARBARA, « A » désignant une proposition universelle affirmative : Majeure : tout X est Y, mineure : or tout Z est X, conclusion : donc tout Z est Y.

4 Laclos interrompt son discours sur ces mots. Il reprendra son sujet plus tard en rédigeant un essai en douze chapitres dont le sujet reste les femmes et leur éducation.

Choderlos de Laclos, Des femmes et de leur éducation (non daté),

Chapitre X : « Des premiers effets de la société ». (...)

L'oppression et le mépris furent donc, et durent être généralement, le partage des femmes dans les sociétés naissantes. Cet état dura dans toute sa force jusqu'à ce que l'expérience d'une longue suite de siècles leur eût appris à substituer l'adresse à la force. Elles sentirent enfin que, puisqu'elles étaient plus faibles, leur unique ressource était de séduire ; elles connurent que si elles étaient dépendantes de ces hommes par la force, ils pouvaient le devenir à elles par le plaisir. Plus malheureuses que les hommes, elles durent penser et réfléchir plus tôt qu'eux ; elles surent les premières que le plaisir restait toujours au-dessous de l'idée qu'on s'en formait, et que l'imagination allait plus loin que la nature. Ces premières vérités connues, elles apprirent d'abord à voiler leurs appas pour éveiller la curiosité ; elles pratiquèrent l'art pénible de refuser, lors même qu'elles désiraient de consentir ; de ce moment elles surent allumer l'imagination des hommes, elles surent à leur gré faire naître et diriger les désirs : ainsi naquirent la beauté et l'amour<sup>5</sup> ; alors le sort des femmes s'adoucit, non qu'elles soient parvenues à s'affranchir entièrement de l'état d'oppression où les condamna leur faiblesse ; mais, dans l'état de guerre perpétuelle qui subsiste entre elles et les hommes, on les a vues, à l'aide des caresses qu'elles ont su se créer, combattre sans cesse, vaincre quelquefois, et souvent, plus adroites, tirer avantage des forces même dirigées contre elles ; quelquefois aussi les hommes ont tourné contre elles-mêmes ces armes, qu'elles avaient forgées pour les combattre, et leur esclavage en est devenu plus dur. De la beauté et de l'amour naquit la jalousie ; ces trois illusions ont totalement changé l'état respectif des hommes et des femmes, elles sont devenues la base et le garant de tous les contrats passés entre eux ; variées à l'infini dans leurs formes, elles ne le sont pas moins dans leurs effets ; elles sont enfin aujourd'hui l'unique source de nos passions ; mais avant de considérer les effets, il convient d'examiner, de connaître les causes.

5 Afin que le lecteur inattentif ne nous accuse pas de contredire ici ce que nous avons avancé plus haut en parlant de la femme naturelle, nous le prévenons que nous parlons de la beauté de choix et de l'amour exclusif. (note de Choderlos de Laclos)

## CHAPITRE XI

### De la beauté

Qu'est-ce que la beauté ? question que l'on fait sans cesse, et à laquelle on ne répond jamais d'une manière satisfaisante ; pour s'en convaincre il ne faut que changer de lieux. Qu'on interroge sur cet objet le Français, l'Américain, le Chinois, qu'on fasse ainsi le tour du monde, on trouve l'inconstante beauté, changeant de forme à chaque pas, laisser partout des idées, ou du moins des expressions différentes ; qu'on se fixe dans le terme étroit d'une société, on n'en sera guère plus satisfait. Telle femme est belle, mais elle ne me plaît pas, est une phrase de tous les pays, dont l'usage fréquent montre assez qu'on n'est pas d'accord sur l'idée de la beauté ; car qu'est-ce que la beauté qui ne plaît pas. ? D'où viennent ces nombreuses contradictions sinon du défaut de s'entendre ? Il suffit,

pour le faire évanouir, de réduire l'expression de la beauté à ses plus simples termes. La beauté n'est, selon nous, que l'apparence la plus favorable à la jouissance, la manière d'être qui fait espérer la jouissance la plus délicieuse. C'est dans ce sens que la femme naturelle a de la beauté ; c'est dans ce sens qu'on peut dire que toute femme fraîche, grande et forte est une belle femme. Si cette définition est juste, elle doit, d'une part, convenir à tous les peuples, indistinctement, et, de l'autre, on doit en voir suivre naturellement cette foule d'idées, toujours différentes et souvent contraires, que chaque peuple, disons mieux, que chaque homme se forme de la beauté. Du moment où les hommes furent réunis, ils perdirent le repos. L'homme naturel dort aussitôt que ses besoins sont satisfaits ; il n'en est pas ainsi de l'homme civil<sup>6</sup> ; il faut qu'il veille à l'exécution du contrat social, il ne s'abandonne plus au sommeil, il ne lui donne que le temps qu'il ne peut lui refuser. Sans cesse en garde contre les entreprises de ses associés, il veille, non pour agir, mais pour être prêt à agir au besoin. Dans cet état d'inaction, l'homme s'occupa à comparer ses idées ; le passé revint à sa mémoire, l'avenir se peignit dans son imagination ; le souvenir et la prévoyance se développèrent, et agirent avec force sur lui ; souvent on les a vus depuis étouffer en quelque sorte la sensation du moment présent. Les besoins fournirent à l'homme ses premières idées ; celles du plaisir suivirent immédiatement, dès que sa mémoire fut assez exercée pour lui retracer l'effet des sensations qu'il avait éprouvées ; il compara ses jouissances passées, il en conclut pour ses jouissances à venir. Jusque-là l'homme avait joui de la beauté sans s'en occuper ; alors il s'en occupa quelquefois même sans en jouir. Il sentit que, dans la jouissance, son plaisir n'était pas toujours également vif ; mille causes pouvaient concourir à cette inégalité ; il négligea celles qui étaient en lui, que même il ne pouvait connaître ; il les chercha donc toutes dans les objets étrangers. La femme qui lui avait procuré le plaisir le plus vif lui devint plus précieuse ; il la chercha de nouveau, il choisit à son défaut celle qui lui ressemblait davantage ; il dut se tromper quelquefois, mais, enfin, il examina, il connut ou crut connaître, il s'accoutuma à préférer, il s'aperçut enfin qu'une peau douce et fine, tendue sur une chair ferme et élastique, apanage exclusif de la fraîcheur, suite ordinaire de la jeunesse, lui procurait un toucher plus agréable, en le faisant reposer plus doucement ; il désira la fraîcheur. Il s'aperçut qu'une grande femme multipliait ses sensations en le touchant par plus de points ; il désira une taille avantageuse. Il s'aperçut qu'il ne lui suffisait pas d'embrasser étroitement l'objet de sa jouissance, s'il n'éprouvait à son tour une étreinte délicieuse ; il désira la force. Il rechercha donc la femme qui possédait ces différents avantages : ainsi la fraîcheur, la taille et la force devinrent des motifs de préférence ; ainsi leur réunion constitua la beauté : nous pouvons la nommer beauté naturelle<sup>7</sup>. Que si quelquefois, aujourd'hui, les hommes paraissent contrarier ces principes, ils sont déçus par quelque illusion, ou déterminés par des sentiments étrangers qu'il ne sera pas difficile de découvrir. Il faut se rappeler que, dans ces premiers temps, les femmes étaient nues, et sans résistance ; que tout regard jeté sur elles était un examen entier, et que le désir, aussitôt satisfait que formé, laissait toujours aux hommes le sang-froid nécessaire pour juger ; mais lorsque les femmes commencèrent à se vêtir, l'imagination fut obligée de suppléer à ce que les yeux ne purent plus apercevoir ; et l'imagination est facile à séduire. La curiosité éveille le désir, et le désir embellit toujours son objet. Lorsqu'elles furent en possession de refuser ou d'accorder à leur gré, l'illusion augmenta encore ; tantôt le désir naquit de l'espoir de le satisfaire facilement, tantôt il s'éteignit par cette même idée de facilité ; tantôt il s'irrita par la molle résistance d'un refus simulé, tantôt il fut étouffé sous l'humiliation ou le chagrin d'un refus absolu : ainsi les hommes s'accoutumèrent à désirer avant de connaître ; ainsi la facilité ou la difficulté d'obtenir concoururent, autant que l'objet même, à donner plus ou moins d'énergie à ce désir ; ainsi l'illusion naquit de toute part. Les vêtements dérobèrent, presque en entier, la femme aux yeux de l'homme. Or, il n'est pas facile à l'œil de percer les plis d'une draperie pour reconnaître les vraies formes qu'elle cache ; on ne parvient pas tout d'un coup à juger par la vue de la résistance que le toucher doit éprouver ; cet art demande quelques expériences et les hommes les plus exercés s'y trompent encore quelquefois ; la multitude s'attacha donc à considérer la figure qu'elle voyait et s'accoutuma à juger le reste d'après elle. Alors la figure, qui jusqu'alors n'avait dû être qu'une faible partie de la beauté des femmes<sup>8</sup>, devint partout leur principal ornement ; alors l'esprit de l'homme forma ses systèmes sur la beauté et, ne pouvant connaître les lois de la nature, il voulut la soumettre aux siennes. Mais ce nouveau code fut sujet, comme tous les autres, aux variations des lieux et des temps et la Vénus, qui gagna son procès en Aulide<sup>9</sup>, l'eût vraisemblablement perdu à mille lieues de là. Les raisons de ces contradictions ne sont pas difficiles à trouver ; l'homme ne connaît les objets que par l'impression qu'il en reçoit ; la beauté n'agit sur lui que par le souvenir ; elle n'existe pas pour celui qui n'a eu aucune idée de jouissance ; de là vient, pour le dire en passant, que l'homme ou la femme, qui veulent plaire encore, après qu'ils sont flétris, recherchent de préférence les personnes assez jeunes pour n'avoir pu comparer encore les idées du plaisir ; ils savent qu'elles ne peuvent connaître la beauté ; ils espèrent profiter des premiers désirs que la nature fait naître avant que, pas l'effet d'une comparaison fâcheuse, leur aspect ne suffise pour les détruire. Il n'en est pas ainsi de l'homme qui a quelque expérience. Les traits que la nature produit rarement, quelque forme qu'ils puissent avoir, ne lui rappelant aucun souvenir, ne lui donnent aucune espérance et conséquemment ne sont pas beaux à ses yeux. Si même ils sont trop étrangers, ou s'ils ressemblent trop à ceux de la vieillesse ou de l'enfance, temps où le plaisir a cessé d'exister ou n'existe point encore ; s'ils l'éloignent trop enfin, par quelque cause que ce puisse être, de l'idée de jouissance qu'il ne cesse jamais de porter dans cet examen, alors, loin de l'attacher, ils le rebutent ; c'est

l'assemblage de ces traits qu'il a nommé laid. Ceux, au contraire, qu'il est accoutumé de voir, lui rappelant plus facilement les idées de plaisirs, lui plaisent et l'attachent : c'est l'assemblage de ces traits qu'il a nommé beauté. En effet, qu'on examine les règles que se prescrivent les artistes dans les proportions des traits, et l'on trouvera que ce sont celles qui, pour chacun d'eux pris séparément, se rencontrent le plus souvent dans la nature ; leur réunion seule est rare et, par cela même qu'elle est rare, elle manque son effet ; quand elle se trouve, elle est rare à tel point que nous sommes obligés d'en chercher les exemples dans les ouvrages de nos artistes ; mais ils suffisent à notre objet ; on peut observer, en les considérant, que lorsque les figures qu'ils ont produites sont rigoureusement régulières, nous disons bien qu'elles sont belles, et en cela nous nous soumettons à la convention reçue ; mais jamais elles ne nous plaisent ; jamais elles ne sont la figure que nous désirerions ; nous leur trouvons par exemple le caractère de Junon, parce que la reine des dieux présente à notre imagination une idée vague de perfection ; jamais celui de Vénus, parce que la mère des amours fait naître en nous l'idée d'un plaisir que nous connaissons et que cette figure que nous disons belle ne nous rappelle pourtant pas. Ici s'éclaircit facilement cette phrase citée plus haut : telle femme est belle, mais elle ne me plaît pas. On entend alors ou que la figure de cette femme est suivant les conventions reçues, ou que l'on croit que sa figure rappellera à plusieurs l'idée des plaisirs qu'ils ont goûtés, bien qu'elle ne produise pas cet effet sur nous. Si l'on veut se convaincre à la fois que la beauté n'agit en effet qu'en appelant l'idée du plaisir et que l'agrément de la figure ne consiste que dans l'assemblage des traits que nous avons le plus l'habitude de voir, il suffit de changer de lieux ; transportez, par exemple, un Français en Guinée ; il sera d'abord rebuté de la figure des nègresses, parce que leurs traits, étrangers pour lui, ne lui rappelleront aucun souvenir voluptueux ; dès que, par habitude, il cesse d'être choqué, il retrouve d'abord et préfère la fraîcheur, la taille et la force, qui partout constituent la beauté, et, s'il fait alors quelque attention à la figure, c'est pour choisir celle qui est la moins éloignée des figures européennes ; bientôt après, l'habitude augmente ; il préfère l'assemblage des traits qu'il voit tous les jours à celui dont il n'a plus qu'un léger souvenir ; il veut un nez épaté et de grosses lèvres, etc. : de là naît cette foule d'opinions sur la beauté ; de là, ces contradictions apparentes dans les goûts des hommes.

Nous avons trouvé les raisons de cette diversité en ne considérant l'homme et la femme que dans leurs rapports physiques ; si nous les considérons maintenant dans leurs rapports moraux, nous y trouverons encore de nouvelles raisons de cette prodigieuse vérité. Nous venons de voir la beauté changer de formes, par la seule impression des objets qui nous environnent ; nous allons la voir maintenant se prêter encore à l'inconstance de nos idées. Dès que la société, qui altère sans cesse l'ouvrage de la nature, eut changé en liaison durable l'union passagère des deux sexes, les sensations voluptueuses cessèrent d'être le seul lien qui les réunit. On mit un prix aux qualités morales et, de ce moment, les signes extérieurs qui les annonçaient firent partie de la beauté aux yeux de ceux qui les recherchaient. À mesure que les peuples prirent de la consistance, les mœurs devenues constantes formèrent, pour chacun, un caractère national auquel l'idée de la beauté fut bientôt soumise. Quelques-uns, tels que les Asiatiques, ayant rendu les femmes absolument dépendantes, et n'éprouvant auprès d'elles que des sensations et non des sentiments, se sont moins écartés de l'idée de la beauté naturelle ; ils y ont joint seulement l'air de douceur et de tendresse, comme flattant davantage l'esprit de domination qui les anime. Là, le caractère de beauté que nous appelons physionomie doit être, et est en effet, l'expression de la soumission. Chez les anciens Romains, au contraire, l'enthousiasme de la liberté, de la grandeur d'âme, de la vertu sévère présente la beauté sous une forme plus noble et plus austère. Ce pays, dont les arts nous ont transmis des monuments de tous les siècles, nous fournit une preuve des variations perpétuelles auxquelles fut soumise l'idée de la beauté ; la dépravation des mœurs y est restée peinte sur les visages ; pour s'en convaincre, il ne faut qu'examiner la différence du caractère de beauté chez les femmes du temps de Brutus ou chez celles du temps d'Auguste<sup>10</sup> ; c'est ainsi que nous voyons, de nos jours, les Suisses, les Anglais, plus austères dans leurs mœurs, joindre toujours à l'idée de la beauté celle de la douceur et de la modestie, tandis qu'en France nous recherchons plus volontiers l'expression de la vivacité et du plaisir. Telles sont les nuances générales qui, sous le nom de physionomie, font varier la beauté suivant les temps ou les lieux ; elles sont telles, et tellement marquées, qu'un observateur attentif pourrait juger, par elles, des mœurs d'une nation avec plus d'exactitude peut-être que dans la plupart des historiens. Non seulement l'idée de la beauté varie de peuple à peuple, mais elle change encore d'homme à homme ; l'un, plus sensible au nombre qu'au choix de ses conquêtes, est séduit par l'expression de la facilité ; l'autre, au contraire, est excité à la vue des difficultés que semble lui opposer une beauté sévère ; celui-ci est attaché par le charme d'une douce langueur ; celui-là est entraîné par l'ivresse d'un plaisir vivement exprimé ; souvent même, aux yeux de plusieurs, l'esprit, la grâce, les talents, ont suppléé par une heureuse illusion à la privation de la beauté, ou plutôt ils sont devenus la beauté, puisqu'ils ont su, comme elle, faire naître l'espoir du plaisir. La beauté de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les personnes, est donc toujours comme nous l'avons dit plus haut, l'apparence la plus favorable à la jouissance et, de cela même, il suit qu'elle doit varier au gré de la diversité des opinions, sur ce qui donne plus ou moins de prix à cette jouissance. Il résulte de ces réflexions que l'homme naturel jouit de la beauté sans la connaître, qu'il n'a nulle idée de la beauté de choix, et que, pour lui, le crâne de Philippe est semblable à celui des

autres Macédoniens<sup>11</sup> ; que, dans les pays où les hommes rassemblent plusieurs femmes pour le plaisir d'un seul et les tiennent dans une entière dépendance, la facilité de comparer et de juger de sens froid doit décider leur choix en faveur de la beauté naturelle telle que nous l'avons définie, et que, dans nos mœurs, la beauté, jouet éternel de nos opinions, varie à tel point que la femme que nous appelons laide peut enlever, facilement et unanimement, à celle que nous disons belle, l'hommage et les désirs des hommes qui les entourent<sup>12</sup>. Mais si cette illusion est possible, elle n'est pas facile ; la nature, qui ne perd jamais entièrement ses droits, déchire quelquefois le voile dont l'art cherchait à la couvrir. Souvent le flambeau de la vérité éclipe en un moment les fausses lueurs d'une longue suite de prestige ; aussi les femmes commencent-elles toujours par chercher à se donner l'apparence la plus favorable à la jouissance proprement dite ; c'est pour y parvenir qu'elles inventèrent la parure.

Peut-être même n'en est-il aucun (livre) qu'une jeune personne puisse lire sans quelque danger, à moins qu'elle ne soit guidée dans sa manière de voir. Pour ne citer qu'un exemple, nous choisirons le chef-d'œuvre du roman : Clarisse<sup>13</sup>. On ne peut assurément se défendre d'estimer beaucoup et même de respecter l'héroïne de ce roman et cependant Clarisse a fait à peu près la plus grande faute qu'une jeune fille puisse faire, puisqu'elle a fui de la maison paternelle avec son séducteur. On peut donc craindre qu'une jeune personne ne soit rassurée, par cet exemple, sur la crainte du mépris auquel on échappe si rarement après une semblable démarche et, en ce sens, cette lecture peut lui être dangereuse. Mais si, au contraire, on fait observer à la jeune personne que Clarisse, douée de tous les avantages naturels et parée de toutes les vertus, pour s'être permis une seule démarche contre la volonté de ses parents (celle de porter à Miss Howe sa réponse à Lovelace), démarche qu'elle pouvait croire innocente et même raisonnable ; si, disons-nous, on lui fait observer que, de ce moment, elle a été nécessairement entraînée dans tous les malheurs dont elle finit par être la victime, alors il y aura peu de lectures plus utiles. Les mêmes réflexions s'appliquent aux pièces de théâtre. J.-J. Rousseau en a fait voir les dangers et d'Alembert l'utilité, et tous deux n'ont fait que se placer dans un point de vue différent<sup>14</sup>. Presque tout dépend donc, en ce genre, ou de l'adresse du guide ou du bon esprit de la personne qui lit. Si l'une des deux conditions est suffisamment remplie, on n'a plus à éloigner d'elle que les romans ou les comédies qui offrent des détails trop libres, et qui faneraient, en quelque sorte, cette fraîcheur d'innocence qui fait, plus encore que la fraîcheur naturelle, le véritable charme de la jeunesse. Jusqu'ici, les différentes nations qu'aura étudiées notre jeune élève ont toutes été, pour ainsi dire, civilisées dans les mêmes principes et par une tradition commune ; mais il existe d'autres peuples qui, aussi ou plus anciennement civilisés, ne nous sont connus que depuis peu de siècles, et ont été entièrement ignorés des peuples anciens dont nous avons parcouru l'histoire. La connaissance qu'il est bon de prendre de ces peuples qui nous sont si étrangers offre une lecture agréable par le spectacle nouveau qu'elle nous présente et utile pour reconnaître les modifications différentes que peuvent donner aux hommes les diverses institutions. Il est enfin une multitude de peuplades, peu ou point civilisées, que les histoires de voyages nous font plus ou moins connaître. Le spectacle de ces mœurs agrestes a aussi son agrément et son utilité. Cette lecture a besoin cependant, comme les romans et les comédies, de quelque prudence dans le choix. Elle paraît, au surplus, devoir marcher de front avec l'étude de la géographie moderne, sur laquelle elle répand beaucoup d'intérêt. Les belles-lettres françaises, dont on peut mêler la lecture à celle des romans, des voyages et des théâtres, ne datent guère que du siècle de Louis XIV. Celles de l'Italie et de l'Espagne remontent un peu plus haut : l'Angleterre est, en ce genre, encore plus moderne que la France, et l'Allemagne ne fait, pour ainsi dire, que de naître.

Le soin qu'on a pris de nous donner des traductions françaises des meilleurs ouvrages écrits dans toute autre langue rend beaucoup moins importante la connaissance des langues étrangères qui est aujourd'hui plutôt un objet d'agrément que d'utilité. Cependant, comme cette étude facilite celle de sa langue maternelle et qu'il est nécessaire de savoir celle-ci parfaitement, nous croyons qu'on fera bien d'apprendre une autre langue. Le choix peut s'en faire suivant le goût de la personne. Nous conseillerons la langue latine plutôt que toute autre à une jeune personne qui aurait le bon esprit de préférer les connaissances à son usage à celles qui peuvent la faire briller dans le cercle, où il serait presque ridicule qu'elle prononçât un mot de latin. Mais si elle ne se sent pas ce courage, elle fera mieux d'apprendre l'italien ou l'anglais, selon qu'elle préférera les ouvrages d'une imagination brillante et d'une agréable expression à ceux d'une raison solide et d'un sentiment profond.

Les différentes lectures que nous venons de parcourir suffiront pour connaître et soi-même et les hommes ; il reste encore à connaître les choses. Quel est l'ordre de cet univers dont notre globe fait une si petite partie ? De quoi et comment est composé ce monde que nous habitons ? Que sont les objets qui nous entourent et quel parti pouvons-nous en tirer ? Telles sont les questions que tout le monde se fait et auxquelles les savants seuls peuvent répondre, au moins en partie. Mais, pour les interroger, il faut se mettre en état d'entendre leur langage. Presque toutes les sciences ont aujourd'hui des livres élémentaires qui éclairent l'esprit sans fatiguer l'attention. Ce sont ceux-là dont nous recommandons la lecture. Il nous paraît nécessaire d'avoir quelque connaissance en astronomie, en physique, en chimie, en histoire naturelle et en botanique. Ces noms ne doivent point effrayer ; nous croyons pouvoir garantir qu'une jeune personne qui a de l'esprit et quelque désir de s'instruire, et qui sera bien guidée dans ces

différentes études y trouvera bientôt une véritable satisfactions ; et, une fois entrée dans cette carrière, peut-être y aura-t-elle plus besoin de modération que d'encouragement.

Nous avons dit et écrit en commençant cet écrit qu' au moral comme au physique la nourriture devait être choisie suivant les tempéraments ; et aussi que les aliments pris sans plaisir ne profitaient point. En suivant cette idée nous ajouterons que ce n'est pas ce qu'on mange qui nourrit, mais seulement ce qu'on digère. Il ne suffit donc pas de lire beaucoup, ni même de lire avec méthode, il faut encore lire avec fruit ; de manière à retenir et à s'approprier, en quelque sorte, ce qu'on a lu. C'est l'ouvrage de la mémoire et du jugement. Le moyen le plus commode, le plus agréable et le plus facile de remplir ce double objet serait d'avoir quelqu'un d'éclairé et d'adroit qui fit dans le même temps les mêmes lectures, avec qui on pût en causer chaque jour, et qui sût diriger l'opinion sans la dicter. À défaut de cette ressource, il est un moyen peut-être plus utile, mais aussi plus sévère ; c'est de faire de chaque ouvrage, à mesure qu'on l'a lu, un extrait dans le genre de ceux qu'on met dans les journaux : contenant un compte rendu de l'ouvrage suffisant pour en donner une idée, et un jugement motivé du même ouvrage.

M. de La Harpe a donné d'excellents modèles en ce genre<sup>15</sup> . Nous conseillons, en surplus, de faire ces extraits avec le même soin que s'ils devaient paraître en public, et de les garder avec la même réserve que s'ils avaient été faits sans soin. Nous en exceptons seulement quelques personnes en qui on placerait sa confiance et qui s'en montreraient dignes par leur sévérité.

On gagnera par cette méthode de former en même temps son style, et il n'est plus permis à une femme qui prétend à quelque éducation personnelle d'écrire sans pureté et même sans élégance. Si la jeune personne qui nous occupe en ce moment<sup>16</sup> a le courage de se livrer au travail que nous lui proposons, nous croyons pouvoir l'assurer qu'elle sera non seulement plus instruite, mais aussi plus heureuse que la plupart des autres femmes. Nous espérons en même temps qu'elle y gagnera un assez bon esprit pour ne jamais montrer ses connaissances qu'à ses amis les plus intimes et, pour ainsi dire, comme confidences. Enfin, nous la prévenons que dans la rivalité du monde et pour y obtenir de l'indulgence, elle aura besoin d'y montrer plus de simplicité, à mesure qu'elle y portera plus de mérite<sup>17</sup> .

Essai sur l'éducation des femmes, texte écrit entre 1795 et 1802 sans titre : celui qui figure ici lui a été donné par son premier éditeur, Jean Dagnan-Bouveret (dans la Revue bleue du 23 mai 1908)

Paul-Henri Clavier

6 L'homme en société opposé à l'homme dans l'état de nature.

7 Depuis que les femmes, pour multiplier leurs plaisirs, ont eu l'adresse d'intéresser la vanité des hommes à se trouver plus forts qu'elles, ils ont souvent préféré l'apparence de la faiblesse et ont négligé la taille et la force. Quelquefois une curiosité libertine a fait rechercher par quelques hommes les femmes qui en avaient connu beaucoup d'autres, soit par l'espoir de connaître par elles de nouvelles manières de plaisir, soit par la vanité de leur en apprendre encore, et, souvent, par la supposition qu'une femme tant recherchée devait, en effet, mériter de l'être ; et alors ils ont négligé la fraîcheur ; mais ces exemples, quoique assez fréquents dans nos mœurs, ne sont pourtant que des exceptions. (note de Choderlos de Laclos)

8 Si l'on se donne la peine d'examiner les peuples dont les femmes vont encore nues ou presque nues, on se convaincra de la vérité de cette assertion. (note de Choderlos de Laclos)

9 C'est à Aulis, petit port de Béotie face à l'île d'Eubée en Grèce, que, suivant le récit d'Homère, fut donné le rendez-vous des Grecs partant assiéger Troie pour venger Ménélas en reprenant Hélène enlevée par Paris, fils de Priam. Hélène était la plus belle des femmes, quoiqu'épouse de Ménélas, le roi de Sparte, elle avait été donnée par la déesse Vénus - Aphrodite au fils du roi de Troie.

10 En 509 av. J.-C. Brutus mit fin à la royauté des Tarquin qui gouvernaient Rome. Il en chassa le dernier après qu'il eut violé Lucrece. Octave, devenu Auguste, instaura le régime du principat (que nous nommons empire) en 27 av. J.-C.

11 Philippe II de Macédoine (382-336 av. J.-C.), père d'Alexandre le Grand, était connu pour son impétuosité et son allure. Blessé par une flèche reçue en plein visage lors d'une bataille, il avait gardé toute sa prestance. 12 Il n'est pas rare de voir au théâtre les rôles de femme les plus intéressants remplis par des actrices laides, tandis que leurs confidentes sont à la fois jeunes et jolies. Quel spectateur alors ne s'est pas surpris souvent désirant la laideur de l'une de préférence à la beauté de l'autre ? Voilà le point de l'illusion trouvé ; il ne s'agit plus que d'en prolonger

le charme ; quelques actrices célèbres ont prouvé qu'il ne cessait pas toujours avec la magie du spectacle qui l'avait fait naître. (note de Choderlos de Laclos) (a).

(a) Mercure de France du 6 janvier 1781 : « Si une femme de théâtre peut être réputée pour laide quand, à de très beaux yeux, elle joint un masque très mobile, une physionomie pleine de tout ce que l'expression théâtrale demande de nuances et de vérité, Mlle Durancy était laide; mais on peut avancer que les connaisseurs ne lui ont jamais fait ce reproche ; et que si elle le méritait, la noblesse de sa démarche, la grâce de son maintien, la vérité de ses gestes, l'intelligence de son jeu, la sensibilité de son âme, étaient des titres plus que suffisants pour faire oublier ce que les agréables, qui voltigeaient dans les coulisses et dans les foyers, appelaient sa laideur. »

13 Samuel Richardson (1689-1761) écrivain anglais qui commença à cinquante ans une carrière d'auteur à succès. Trois romans épistolaire firent son renom : Paméla, Clarrissa et Histoire de sir Charles Grandison. Le personnage éponyme Clarissa est une jeune-fille, cadette d'une honnête famille bourgeoise, qui devient la victime d'un diabolique séducteur, Lovelace. Pour arriver à ses fins, ce dernier la drogue puis la viole. Désespérée, Clarissa meurt. Le roman de Richardson sera traduit en français par l'abbé Prévost, l'auteur de Manon Lescaut. Le succès est immense, en France encore davantage qu'en Angleterre. Diderot le loua dans son Éloge de Richardson en ces mots : « On m'interroge sur ma santé, sur ma fortune, sur mes parents, sur mes amis. Ô mes amis ! Paméla, Clarisse et Grandison sont trois grands drames ! » Les trois romans épistolaires de Richardson ont facilement été transportés à la scène grâce à son génie éminemment tragique qui fait de la passion sa spécialité. Considéré comme un des plus grands écrivains du 18<sup>ème</sup> siècle, Richardson a influencé, outre Choderlos de Laclos, des écrivains tels que Jane Austen, Goethe, Jean- Jacques Rousseau.

14 Les calvinistes de Genève interdisaient sur le territoire de leur république toute représentation théâtrale dont le sujet serait profane. Théodore de Bèze, réformateur, disciple et ami de Calvin, était l'auteur d'un théâtre sacré (Abraham sacrificant), l'interdiction ne concernait donc pas toute forme de représentation. Dans l'article « Genève » que Jean d'Alembert rédige pour l'Encyclopédie (il paraît en novembre 1757, dans le tome VII) le philosophe des Lumières insère une apologie du théâtre et des comédiens. Jean-Jacques Rousseau, qui voulait recouvrer sa citoyenneté genevoise, rédige en moins d'un mois une longue réfutation : la célèbre Lettre à d'Alembert sur les spectacles (1758). Il y justifie le point de vue des pasteurs de Genève : le seul théâtre acceptable serait un théâtre débarrassé de toute immoralité et patriotique, illustrant les héros tragiques de la ville, « martyrs de la liberté ». D'Alembert lui répond dans sa « Lettre à M. J.-J. Rousseau sur l'article « Genève » tiré du septième volume de l'Encyclopédie » (1758) ; il y développe aussi son point de vue sur les femmes.

15 Jean-François de la Harpe né le 20 novembre 1739 à Paris où il est mort le 11 février 1803, est un écrivain et critique français d'origine suisse.

16 Peut-être la propre fille de Laclos, Catherine-Soulange, née en 1788.

17 L'essai est inachevé, comme les deux précédents.

## Texte complémentaire pour le texte de Laclos

[...]

Mais moi, qu'ai-je de commun avec ces femmes inconsidérées ? quand m'avez-vous vue m'écarter des règles que je me suis prescrites, et manquer à mes principes ? je dis mes principes, et je le dis à dessein : car ils ne sont pas comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude, ils sont le fruit de mes profondes réflexions; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage.

Entrée dans le monde dans le temps où, fille encore, j'étais vouée par état au silence et à l'inaction, j'ai su en profiter pour observer et réfléchir. Tandis qu'on me croyait étourdie ou distraite, écoutant peu à la vérité les discours qu'on s'empressait de me tenir, je recueillais avec soin ceux qu'on cherchait à me cacher.

Cette utile curiosité, en servant à m'instruire, m'apprit encore à dissimuler : forcée souvent de cacher les objets de mon attention aux yeux qui m'entouraient, j'essayai de guider les miens à mon gré ; j'obtins dès lors de prendre à volonté ce regard distrait que depuis vous avez loué si souvent. Encouragée par ce premier succès, je tâchai de régler de même les divers mouvements de ma figure. Ressentais-je quelque chagrin, je m'étudiais à prendre l'air de la sécurité, même celui de la joie ; j'ai porté le zèle jusqu'à me causer des douleurs volontaires, pour chercher pendant ce temps l'expression du plaisir. Je me suis travaillée avec le même soin et plus de peine pour réprimer les symptômes d'une joie inattendue. C'est ainsi que j'ai su prendre sur ma physionomie cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné.

J'étais bien jeune encore, et presque sans intérêt : mais je n'avais à moi que ma pensée, et je m'indignais qu'on pût me la ravir ou me la surprendre contre ma volonté. Munie de ces premières armes, j'en essayai l'usage : non contente de ne plus me laisser pénétrer, je m'amusais à me montrer sous des formes différentes ; sûre de mes gestes, j'observais mes discours ; je réglais les uns et les autres, suivant les circonstances, ou même seulement suivant mes fantaisies : dès ce moment, ma façon de penser fut pour moi seule, et je ne montrai plus que celle qu'il m'était utile de laisser voir.

Ce travail sur moi-même avait fixé mon attention sur l'expression des figures et le caractère des physionomies ; et j'y gagnai ce coup d'oeil pénétrant, auquel l'expérience m'a pourtant appris à ne pas me fier entièrement ; mais qui, en tout, m'a rarement trompée.

Je n'avais pas quinze ans, je possédais déjà les talents auxquels la plus grande partie de nos politiques doivent leur réputation, et je ne me trouvais encore qu'aux premiers éléments de la science que je voulais acquérir.

Vous jugez bien que, comme toutes les jeunes filles, je cherchais à deviner l'amour et ses plaisirs : mais n'ayant jamais été au couvent, n'ayant point de bonne amie, et surveillée par une mère vigilante, je n'avais que des idées vagues et que je ne pouvais fixer ; la nature même, dont assurément je n'ai eu qu'à me louer depuis, ne me donnait encore aucun indice. On eût dit qu'elle travaillait en silence à perfectionner son ouvrage. Ma tête seule fermentait ; je n'avais pas l'idée de jouir, je voulais savoir ; le désir de m'instruire m'en suggéra les moyens.

Je sentis que le seul homme avec qui je pouvais parler sur cet objet sans me compromettre, était mon confesseur. Aussitôt je pris mon parti ; je surmontai ma petite honte ; et me vantant d'une faute que je n'avais pas commise, je m'accusai d'avoir fait tout ce que font les femmes. Ce fut mon expression ; mais en parlant ainsi, je ne savais, en vérité, quelle idée j'exprimais. Mon espoir ne fut ni tout à fait trompé, ni entièrement rempli ; la crainte de me trahir m'empêchait de m'éclairer : mais le bon Père me fit le mal si grand, que j'en conclus que le plaisir devait être extrême ; et au désir de le connaître, succéda celui de le goûter. [...]

De ..., ce 20 septembre 17\*\*

Choderlos de Laclos, Lettre LXXXI, extrait, *Les Liaisons dangereuses*, 1782